Revue européenne des migrations internationales

vol. 33 - n°2 et 3 | 2017

Dire la violence des frontières. Mises en mots de la migration vers l'Europe

Éditorial

Editorial

Editorial

Cécile Canut et Anaïk Pian

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/remi/8718>

DOI : 10.4000/remi.8718

ISSN : 1777-5418

Traduction(s) :

Editorial - URL : <https://journals.openedition.org/remi/14282> [en]

Éditeur

Université de Poitiers

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 7-19

ISBN : 979-10-90426-59-7

ISSN : 0765-0752

Référence électronique

Cécile Canut et Anaïk Pian, « Éditorial », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 33 - n°2 et 3 | 2017, mis en ligne le 01 septembre 2017, consulté le 15 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/remi/8718> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/remi.8718>

Éditorial

Cécile Canut¹ et Anaïk Pian²

Devenue un sujet d'actualité récurrent dans les médias, la violence aux frontières engage des enjeux sociologiques, anthropologiques, politiques et discursifs. Entre janvier et octobre 2016, 3 800 migrants sont morts en Méditerranée, un chiffre record selon l'ONU (*Le Monde*, 26/10/2016). Si dans cette zone maritime les morts aux frontières ne sont pas un fait nouveau, leur nombre ne cesse de se multiplier depuis 2011, ce qui a été désigné comme une « crise migratoire » (Jeandesboz et Pallister-Wilkins, 2014) inédite, stimulée par la déstabilisation de régions en crise (Syrie, Libye, Érythrée, Somalie, etc.). La violence aux frontières ne se réduit pas cependant aux chavirements d'embarcations précaires qui ne cessent d'alourdir le bilan des disparus en mer. Elle constitue depuis longtemps le quotidien des migrants venus des pays dits du « Sud » qui, au cours de leurs traversées terrestres et maritimes pour tenter d'atteindre l'Europe, sont confrontés aux coups, aux brimades, mais aussi à l'épuisement, à la disparition et parfois au meurtre de leurs proches. Cette violence physique s'accompagne régulièrement d'une violence verbale, institutionnelle, politique ou plus simplement quotidienne dans les différents lieux et espaces de « transit » qui jalonnent les parcours migratoires.

Ces différentes formes de violence se posent en témoins et révélateurs des tensions sociales et politiques se cristallisant autour du « monde-frontière » (Cuttita, 2007). Prendre pour objet anthropologique les morts aux frontières et, plus encore, leur mode de gestion politique (Kobelinsky, 2016) est une manière d'interroger les sociétés contemporaines. Renseignant sur les sociétés du Nord et du Sud, sur les sociétés à la fois de destination, de « transit » et de départ, ces « marqueurs de frontières » (Ritaine, 2015 : 118) informent sur les rapports entre l'Europe et les autres régions du monde. En dehors d'émois conjoncturels et éphémères³, le traitement politique des corps des migrants défunts ou disparus aux frontières – européennes ou plus largement espaces où les effets des frontières européennes sont repoussés – tend à emprunter au registre de l'invisibilisation et de l'anonymisation (Perera, 2006). Dénonçant cette invisibilisation, voire cette déshumanisation, les rapports d'ONG sur les morts aux frontières se multiplient depuis maintenant plus d'une quinzaine d'années. En novembre

1 Professeure des universités en Sciences du langage, Université Paris Descartes, CERLIS, 45 rue des Saints-Pères, 75006 Paris ; cecile.canut@parisdescartes.fr

2 Maître de conférences en sociologie, Université de Strasbourg, Le Patio, 22 rue René Descartes BP 80010, 67084 Strasbourg Cedex ; pian@unistra.fr

3 On peut notamment songer à l'émotion, y compris politique, suscitée par la photo du petit enfant syrien, Aylan, retrouvé noyé sur une plage de Turquie en septembre 2015.

2013, un collectif d'associations remet au président du Parlement européen, une liste comprenant les noms de 17 306 personnes mortes ou disparues en tentant de rejoindre l'Europe. En 2015, à la suite du naufrage, se soldant par 800 morts, d'une embarcation partie de Libye pour rejoindre l'Italie, l'association Terre d'Errance organise dans le campement de Norrent-Fontes (Pas-de-Calais) une cérémonie en hommage aux morts aux frontières⁴. Par ces actions et opérations de dénombrements, qui se multiplient en Europe comme à ses marges (Babels, 2017a), les associations et ONG pointent du doigt des frontières décriées comme meurtrières. Elles dénoncent les atteintes aux droits fondamentaux que la politique d'externalisation du contrôle migratoire menée par les pays européens concourt à porter à l'encontre de ceux qui tentent de rejoindre le continent sans y avoir été « invités ».

De leur côté, les institutions internationales publicisent également leurs discours à ce sujet. En 2014, l'OIM (Organisation internationale pour les migrations) publie un rapport *Fatal Journeys : Tracking Lives Lost During Migration*, dans lequel il est estimé que plus de 22 000 migrants ont trouvé la mort en tentant de rejoindre clandestinement l'Europe depuis les années 2000, la plupart des décès survenant en Méditerranée. En 2015, l'OIM évalue à 3 771 le nombre de personnes ayant perdu la vie en tentant de traverser la Méditerranée. Pour l'OIM toutefois, il s'agit moins de faire un procès aux politiques migratoires que de dissuader les potentiels candidats au départ en sensibilisant à la dangerosité des risques encourus⁵. Selon les études et leurs commanditaires, ONG ou institutions internationales, les modalités de comptage des morts aux frontières – reposant, du fait de la nature même des faits recensés, sur des estimations – font l'objet de débats.

Mais ce sont également l'orientation et la visée des discours produits qui divergent, selon que la responsabilité soit mise sur ceux qui les *érigent* (les politiques), sur ceux qui *font passer* (les passeurs)⁶, sur ceux qui tentent de les *franchir* (les migrants) et/ou ceux qui tentent de les *secourir* (les ONG notamment)⁷. En ce sens, prendre acte du rôle des mises en mots nous semble particulièrement déterminant pour saisir les rapports de force que cristallise *l'objet frontière*. À partir de ses travaux sur Lampedusa, Ritaine (2015) distingue trois types d'interprétation des morts et des disparus en mer : l'approche médiatique qui, s'inscrivant dans le temps de l'évènement, appréhende les migrants noyés comme des corps suscitant l'émotion ; le cadrage institutionnel et politique qui, présentant les morts comme problèmes de politique publique, se meut dans la temporalité des négociations politiques ; et le cadrage militant appréhendant, sur le temps long, les morts comme personnes et sujets de droit. À ces trois contextes d'interprétation, nous en ajoutons un quatrième : les mises en mots formulées par ceux-là mêmes qui tentent l'expérience périlleuse de la

4 Voir Babels (2017a : 70-73) pour le témoignage de Nan Suel, membre de Terre d'Errance.

5 En témoigne, par exemple, la campagne d'information « Aware Migrants » mise en place par l'OIM en juin 2017 en Égypte avec le soutien du ministère de l'Intérieur italien et du Comité de coordination national égyptien.

6 Sur la diversité et les ambiguïtés de la figure du passeur, voir Pian (2010).

7 Celles-ci, en effet, peuvent être accusées de « créer un appel d'air » en secourant trop près des côtes de départ, les embarcations en difficultés. Voir l'article paru dans *Libération* le 6 juillet 2017.

traversée clandestine. En mobilisant des modes de légitimation distincts, ces différents cadres d'interprétation témoignent de la conflictualité et des inégalités *du* et *dans* le rapport aux frontières.

Dans une perspective se refusant à « dissocier le langagier et le social » (Lahire, 2015 : 22), ce dossier donne sa place aux discours pour penser *l'objet frontière*. L'approche par le langage, correspondant à la fois à une prise en compte des discours produits *sur* les migrants et de la parole prise *par* ces derniers dans des cadres discursifs divers, est au cœur du dossier. Ces mises en mots sont appréhendées à différents niveaux, qu'il s'agisse de leurs *productions* depuis les espaces institutionnels (organisations internationales, espaces politiques à l'échelle européenne ou étatique) ou de leurs productions et *réceptions* par les migrants, au cours de leur voyage vers l'Europe ou après coup, lorsqu'ils y sont arrivés, ou encore de retour dans leur pays de résidence après une expulsion. Il s'agit de considérer ici les pratiques langagières comme partie intégrante des pratiques migratoires en ce qu'elles construisent des contextes et performent le réel (Canut et Von Münchow, 2015).

Pratiques migratoires et pratiques discursives : l'émergence de nouvelles significations

Depuis les années 2000, de nombreux travaux ethnographiques ont renseigné, dans des espaces géographiques distincts, la manière dont les « effets de la frontière et la frontière comme effet » (Pian, 2009) sont producteurs de nouvelles pratiques de la migration et plus largement de nouvelles configurations migratoires (Streiff-Fénart et Wa Kabwe-Segatti, 2011 ; Canut, 2013 ; Lecadet, 2016 ; Albahari, 2015 ; Schmoll *et al.*, 2015 ; Pian, 2016 ; Babels, 2017b). Quand bien même ces pratiques de la migration s'appuient et inventent des formes d'organisations sociales renouvelées, dont l'enjeu est de franchir les frontières érigées par les États, elles sont sans cesse confrontées à de multiples formes de violences. Qu'il s'agisse des effets combinés d'obstacles naturels tels que le climat, de conditions matérielles (par exemple la vétusté des embarcations sur la mer), des coups et blessures infligés par d'autres catégories d'acteurs⁸ ou encore de la non-assistance à personne en danger⁹, les violences endurées sont partie prenante des migrations et vont en s'accroissant à mesure que la sécurité aux frontières se renforce. Or la *mise en mots* de ces expériences extrêmes dans le face à face avec les frontières est encore relativement peu étudiée.

Par mises en mots, nous faisons référence au processus de construction et de circulation des discours appréhendés comme production et interprétation

8 Dont d'autres migrants, mais aussi les agents des institutions représentatives des États pouvant aller jusqu'à donner la mort comme à Ceuta et Melilla en 2005 ou encore au début de l'année 2014, lorsque des membres de la *Guardia Civil* sont accusés d'avoir tiré des balles en caoutchouc afin d'empêcher des ressortissants subsahariens de rejoindre Ceuta par la mer.

9 Voir par exemple le cas de l'embarcation partie de Libye vers Lampedusa en mars 2011, non secourue alors qu'elle part à la dérive, dans une zone maritime pourtant surveillée par l'OTAN dans le cadre d'une opération militaire. Le bilan se solde par la mort de soixante-trois personnes sur les soixante-douze passagers ayant embarqué, dont trois enfants. Pour plus de détails, se rapporter à l'encadré écrit par Heller et Pezzani (Babels, 2017a : 31-36).

socialement, spatialement et temporellement situées. Il ne s'agit donc pas d'envisager les discours en dehors des ethnographies menées par les chercheurs avec les migrants (suivis des trajectoires, partage du quotidien dans les lieux de transit, d'arrivée ou de retour, etc.), mais, au contraire, de construire des interprétations issues d'une confrontation entre *le dire* et la production des pratiques sociales au sens large. L'intérêt de la sociolinguistique critique (Heller, 2002 ; Boutet et Heller, 2007) ou de la *linguistic anthropology* (Duranti, 1997) réside précisément dans cette conception praxéologique du langage : la construction du sens, par les mots, est tout autant une construction des contextes sociaux (Duranti et Goodwin, 1992) qui se redéfinissent sans cesse dans ce va-et-vient entre paroles, actes et situations. Ainsi, faire émerger le sens que les migrants donnent à leur situation par le langage ne s'oppose pas à celui que le chercheur peut constituer par l'observation des pratiques non langagières : il donne à entendre des logiques sociales que l'observation seule ne permet pas toujours de mettre au jour.

Si la parole est toujours adressée à quelqu'un, elle ne peut donc être considérée comme définitive ou rapportée à de supposées « idées » des individus en dehors de toute interaction. Les discours varient sans cesse en fonction des situations d'interlocution : ainsi le récit produit pour un chercheur contient une multiplicité de spécificités en fonction des relations entretenues avec les migrants (proximité/distance sociale, politique, linguistique, etc.), mais aussi de multiples attentes, imaginaires, etc. Ces variations n'empêchent nullement de distinguer les processus discursifs récurrents dans les pratiques langagières qui éclairent la compréhension des logiques sociales. Un de ces processus concerne la « mise en silence » (Orlandi, 1994/1996) repérable au quotidien, mais émergeant dans les récits et discussions avec les chercheurs. Les non-dits ou même les silences font partie de l'analyse en ce qu'ils font sens dans le contexte de production de la parole, le dicible et l'indicible relevant du « même espace discursif » (Pollak, 1990 : 201). Dans la migration, la circulation de l'information essaimée par les migrants est accentuée par l'usage des nouvelles technologies et réseaux sociaux, y compris dans des conditions de voyage précaire. Néanmoins, la sélection de ce qui *peut être dit*, voire *entendu*, par les destinataires du message est permanente. L'expérience migratoire, relevait déjà Sayad (1999), est faite de nombreux non-dits que cela soit à la famille restée au pays, entre compagnons de route, etc. Cependant, par sa position d'extériorité le mettant en un sens « hors jeu » (Schwartz, 1993), le chercheur avec lequel une relation de confiance est établie peut devenir le réceptacle à ces non-dits. Sans tomber dans l'illusion que tout peut ou pourrait être dit au chercheur, l'ethnographie sur le temps long, qui plus est multisituée à des échelles variables, engage des formes de paroles différentes, plus ou moins intimes, mais dont les enjeux stratégiques ne sont pas à sous-estimer dans certaines situations (Maitilasso, 2014).

La production des discours des migrants, au cours de leurs trajectoires, doit aussi être mise en relation avec celle de discours institutionnels qui imprègnent en partie les positionnements individuels. Du point de vue des institutions internationales, politiques ou médiatiques, l'utilité du langage pour la mise en ordre du monde social est permanente. Mettre en mots, c'est avant tout, par l'acte de désignation et de catégorisation apposé, faire exister des réalités jusque-là non nommées. Le débat lancé par *Al Jazeera* autour des dénominations « migrants » et « réfugiés » au cours de l'été 2015 (Canut, 2016 ; Akoka, 2016) a montré

combien la performativité des catégories est efficace : les médias et les politiques ont engagé une distinction de valeur qui s'est établie très nettement dans les discours publics (les « bons » réfugiés qui fuient la guerre et sont légitimes d'obtenir l'asile face au « mauvais » migrants, économiques, qui doivent rentrer chez eux).

L'ensemble de ces mises en frontières sociales conduit à de réelles distinctions dont l'évidence finit par s'imposer sans que les prémisses de ces divisions ne soient plus questionnées. En ce sens, nous rejoignons l'approche défendue par Leimdorfer (2010 : 4) lorsqu'il écrit : « les paroles, les discours des locuteurs sont des éléments constitutifs des faits et rapports sociaux : ils les organisent et les représentent, mais aussi ils les produisent, les annulent ou les réactualisent. » Il s'agit donc de considérer le dire sur les frontières en tant que praxis sociale (Boutet, 2016 et 2015) : le langage ne dit pas seulement le monde, mais a un effet performatif concret sur les pratiques et actions. Cette perspective implique de s'intéresser autant au *traitement du discours sur les frontières* qu'aux *discours sur le traitement des frontières* : d'une part le management des frontières passe par des discours qui les font exister, voire les légitiment auprès du monde entier ; d'autre part les migrants sont confrontés à la circulation (et toutes les déformations) de ces discours et d'autres types de récits au cours de leur route, dans les espaces qu'ils parcourent. Ces mots, ces histoires, ces directives, ces injonctions, etc., peuvent avoir des effets directs sur leurs corps dont le plus extrême est celui de leur mort. Ils ont plus largement des effets sur la perception de leur place et du sens donné à leur vie, dans le cadre d'une traversée où les lois, les règles et les logiques ne cessent de changer.

Les modalités de mise en mots de la mort aux frontières

En matière de migration, la dimension discursive joue un rôle déterminant dans la fabrique des politiques migratoires tout autant que dans la circulation des récits entre migrants, ou entre migrants et non-migrants. Les processus d'inclusion/d'exclusion produits par les discours participent de la construction de la relation à l'autre. Si d'un côté les dirigeants en Europe construisent des catégories, des hiérarchisations et de nouvelles modalités pour faire de la circulation des personnes un « problème migratoire », de l'autre, les migrants doivent sans cesse s'adapter à ces nouvelles directives, discours, catégories, etc. Que les migrants racontent leur difficulté ou leur réussite, qu'ils échangent des tactiques ou des ruses, qu'ils soient assignés au silence ou confrontés aux incompréhensibles discours bureaucratiques, ils ne cessent de chercher des solutions, des places, des lieux, des chemins, *entre les langues et entre les discours*. Le dossier rend compte de ces processus de production et de circulation de mises en mots sous trois angles complémentaires.

La mise en mots par les politiques et les organisations internationales

Le rôle des États et des organisations internationales concernant l'arrivée des migrants est déterminant pour la compréhension des violences aux frontières. L'intérêt sera ici d'en rendre compte par le biais de leurs pratiques

discursives et des actes qui en découlent. Deux situations, symptomatiques des dernières évolutions en matière de « management intégré des frontières » européennes, seront abordées dans la première partie : le comptage des morts en Méditerranée, d'une part, et la politique anti-migrants du gouvernement Hongrois, d'autre part.

L'article d'Antoine Pécoud et Charles Heller a pour objet les statistiques migratoires produites sur les morts aux frontières en Méditerranée. Analyser comparativement les pratiques des organisations internationales et celles de la société civile conduit à focaliser l'attention sur les changements de stratégie des uns et des autres, des uns par rapport aux autres. Le comptage des morts, jusque-là réservé aux ONG, constituait un moyen fort de contestation des politiques européennes en matière de migration, jusqu'à ce que l'OIM (Organisation Internationale des Migrations), au nom d'une prétendue « humanisation » des politiques européennes, en fasse un élément fort de sa nouvelle politique, transformant de fait ses rapports à la question migratoire et aux ONG. Considéré comme le produit des politiques migratoires, le nombre élevé de morts aux frontières a été sans cesse dénoncé par des militants s'impliquant dans une activité de contre-statistique ; activité que les auteurs nomment un regard « désobéissant » par opposition au regard « policier » des États. Lorsque l'OIM s'engage (projet *Missing migrant*) à son tour dans une activité statistique de comptage des morts accompagnée d'un discours « humanitaire », elle entérine la nécessité de comptage tout en justifiant le contrôle des frontières mis en place dès lors que celui-ci permet, selon elle, de « sauver des vies ». À la fois produit des politiques migratoires et valeur d'ajustement de ces mêmes politiques en méditerranée, l'activité de comptage de l'OIM conduit à de nouvelles normes statistiques. Au-delà de l'extrême ambiguïté du mandat et des activités de cette organisation, les auteurs montrent comment l'OIM tente de neutraliser les chiffres, voire de les récupérer pour renforcer l'ordre étatique. La définition même de la « mort » aux frontières devient alors un enjeu politique : plutôt qu'une catégorisation aseptisée – réduisant drastiquement les conditions de reconnaissance des « morts » évitant ainsi toute polémique nationale ou européenne – les ONG vont alors promouvoir une autre manière de compter, de définir et d'interpréter les morts aux frontières.

L'étude de cette séquence politique n'est pas sans incidence sur la mise en discours et l'action politique qu'elle engage : en tentant de dévitaliser la critique des militants, l'OIM a entraîné les ONG à produire de nouveaux discours et à trouver de nouvelles modalités d'action.

Le rôle politique des États est aussi au centre de l'article d'Annastiina Kallius, dans un autre contexte, sur la route des Balkans, et plus précisément en 2014-2015 en Hongrie, lors de l'arrivée de milliers de migrants. L'auteure analyse le contexte politique de production du syntagme « solution hongroise » qui s'est concrétisé par trois types de pratiques : fermeture sélective des frontières, mesures dissuasives en direction des migrants (construction de murs, enfermements dans des centres de rétention, maltraitance, etc.) et discours xénophobes exhortant la nation et la chrétienté. La rhétorique sur laquelle repose une telle politique ultra-nationale s'inscrit dans un contexte plus large, lié à la position géopolitique de la Hongrie au sein de l'espace européen. L'auteure explique que c'est au nom du processus d'orientalisation et de balkanisation de l'Europe de

l'Est et du Centre (considérée globalement comme « arriérée » ou « non-civilisée »), que le gouvernement a pu se permettre d'engager un tel ensemble de mesures, se faisant le garant des valeurs d'une Europe blanche et chrétienne. Ce discours se fonde d'une part, sur les interactions de différentes dichotomies au sein de l'espace européen (des divisions est-ouest et nord-sud) et d'autre part, sur un ancien processus de politique intérieure, constituant l'exclusion et la criminalisation des populations marginalisées (dont les Roms). De fait, la très forte répression à l'encontre des migrants en Hongrie résulte d'une conception hégémonique de la citoyenneté qui a permis, dans le cadre d'une Europe divisée, de favoriser un discours conservateur et anti-migrants que l'on peut d'ailleurs retrouver de manière différente, mais aux conséquences tout aussi tragiques, dans certains pays balkaniques comme la Bulgarie, où des milices œuvrent à la « chasse aux migrants » aux frontières, sans être ni désavouées ni condamnées par l'État bulgare.

La mise en mots par ceux qui tentent de franchir les frontières européennes

Face aux multiples discours et pratiques des Organisations européennes et des États, les migrants ne cessent d'adapter leurs parcours et d'ajuster leurs tactiques. Les travaux s'appuyant sur de longues ethnographies recueillant les discours, les récits ou les imaginaires des premiers concernés ont été surtout conduits en Afrique ou en Europe par des anthropologues, des sociolinguistes ou des sociologues (Fouquet, 2009 ; Pian, 2009 ; Kobelinsky, 2010 ; Mazzocchi, 2014 ; Le Courant, 2014 ; Lecadet, 2015 ; Canut, 2014 ; Canut et Sow, 2014 ; Canut et Ramos, 2014 ; Timera, 2014). Si des récits sont maintenant très souvent produits comme témoignages pour les associations ou les ONG (Migreurop *et al.*, 2007), l'analyse discursive de ces derniers reste encore à faire dans le cadre des arrivées plus récentes de Syrie, d'Afghanistan ou d'Érythrée par la route des Balkans (Kallius *et al.*, 2016).

La question spécifique de la mort reste en outre encore peu appréhendée du point de vue des migrants eux-mêmes. Les trois textes traitant spécifiquement de cet enjeu s'appuient sur de longues ethnographies menées en Afrique de l'Ouest, au Maghreb ou en Espagne. Les moments et les lieux de production de ces discours ne sont pas sans incidence sur le type de parole : avant, pendant ou après le parcours migratoire, la relation à la mort ne s'exprime pas de la même manière. Plus encore, les situations d'énonciation en font varier la teneur même : violence *aux* ou *des frontières*, mort physique ou sociale, dissolution institutionnelle ou subjective, les mises en mots révèlent la polysémie de la mort face à laquelle font face ceux qui ont décidé de quitter leur pays. Pour comprendre ces processus discursifs, la prise en compte des imaginaires sociaux (Castoriadis, 1975) engage notamment le chercheur à une analyse interprétative¹⁰ et discursive qui permet de rompre avec une analyse de contenu dans laquelle le langage est transparent. Se focaliser sur la dynamique des pratiques

10 Nous nous référons ici au « tournant interprétatif » de l'analyse de discours des années 1980 qui « révoque le corpus clos, remet en cause la confrontation entre le corpus et le hors-corpus, refuse enfin la présentation référentielle des conditions de production, au profit d'une description de la réflexivité du discours à partir d'un travail configurationnel sur les énoncés d'archive, situé à la croisée des travaux de Michel Foucault et de ceux des ethnométhodologues » (Guilhaumou, 2002).

discursives des migrants, qui découlent de la circulation des discours et récits et qui sans cesse en constituent de nouveaux, implique d'interroger la matérialité même des expériences et des mots qui les constituent. Si le langage est une pratique, c'est justement que l'usage qui en est fait n'a pas le même sens à chaque interaction : de fait l'approche est nécessairement compréhensive, les méthodes d'enquête ethnographiques et les analyses interprétatives. Les mises en mots sont le matériau même de l'investigation.

C'est tout d'abord l'objet du travail d'Anaïk Pian qui propose une analyse des productions de discours sur la mort dans plusieurs cadres d'énonciation afin d'en montrer la variation selon les situations d'interactions, des lieux, des moments, etc. Des slogans aux discours entre pairs, en passant par les récits produits pour un chercheur, la fabrique des discours sur la mort varie. À partir de différents terrains menés auprès de Sénégalais cherchant à rejoindre clandestinement l'Europe, l'auteure montre combien les différents registres de discours évoquant la mort ou le risque de mort comportent de profondes nuances selon qu'il s'agisse de légitimer, justifier voire de rationaliser l'émigration, de faire part d'expériences extrêmes face aux obstacles naturels ou de décrire les formes de violences institutionnelles vécues dans le cours du périple effectué. Considérant ces discours comme des « événements » de parole, qui viennent « faire irruption, discordance » (Leclerc-Olive, 1997 : 20) dans la manière de penser sa place et son rapport au monde, Anaïk Pian focalise son attention sur une dimension essentielle de l'expérience : la perception de l'arbitraire institutionnel et de la gestion opaque des migrations, grande pourvoyeuse de discours. Le contexte d'incertitude généralisé tout au long du voyage alimente la production et la circulation de rumeurs, qui construisent elles-mêmes la perception des frontières, voire les performant. Cet aléatoire institutionnel est au fondement des rapports de pouvoir et de domination (allant jusqu'au pouvoir discrétionnaire du droit de vie et de mort). Lorsque le droit et les lois ne sont plus clairs, lorsque des gardes-côtes peuvent tuer sans ménagement, lorsque l'État ne se manifeste que par le désordre, la mise en récit des frontières se décline aussi sous la forme de lutte et de résistance. Parler, témoigner (aux chercheurs, aux ONG, aux associations), constitue un moyen de contrer la mortification des corps, sortir de la « vie nue » à laquelle confine la position de migrants aux frontières, revendiquer une présence et tout simplement exister.

Partant du même point de départ qu'Anaïk Pian à propos du Sénégal et du Maroc – et qui rejoindra aussi les observations de Cécile Canut au Mali –, Carolina Kobelinsky établit un lien entre l'évocation de la « mort sociale » qui préside au départ et la rencontre avec la mort physique tout au long du parcours. À partir de discussions, récits et discours recueillis à Melilla, enclave espagnole située sur le territoire marocain, l'auteure montre comment des expressions comme « mort-vivant » renvoient à cet état de jeunes sans activité qui ne supportent plus leur place et décident de partir pour accéder à une reconnaissance, non seulement pour aider financièrement leur famille, mais montrer aussi à tous qu'ils sont capables de devenir « quelqu'un ». Sortir de l'ennui et quitter le néant implique cependant de rencontrer un autre type de mort, non plus la « mort sociale » vécue sur place, mais celle qui inflige une peur inouïe : la disparition sans laisser de traces. Plus encore que la mort physique, la disparition, qu'elle soit une mort par noyade, dans le désert ou sous les balles des gardes-côtes, etc., est une disparition silencieuse, imposée par « le régime contemporain des frontières ».

L'angoisse est bien celle de disparaître sans que personne ne le sache, comme tous ceux qui ont été abandonnés, dans le silence des déserts, épuisés. Parler de cette peur-là ne peut advenir que dans l'après-coup, une fois qu'elle est loin de soi, sur le mode parfois de l'exutoire en tentant de faire rire, rire du pire, des scènes de tabassage à la frontière (notamment au Maroc) où les policiers parfois tapent jusqu'à tuer : il s'agit alors de dédramatiser, de jouer avec la peur pour mieux la juguler ou la refouler. « Devenir quelqu'un » aura donc supposé de frôler ses différentes morts, et les fuir en même temps, et, après toutes les épreuves endurées, partager par la parole, avec des compagnons de route, une sorte de communauté de destin.

Évoquée par les interlocuteurs d'Anaïk Pian (qui métaphorisent le passage entre le Maroc et l'Europe par le *Sirat*, ce pont très étroit que les musulmans doivent impérativement emprunter pour aller au paradis), la question du rapport à la religion est au centre de l'article de Cécile Canut. Dans un premier temps, Cécile Canut observe que l'émergence des paroles à propos de la mort tend à une sorte d'inénarrable et se constitue dans l'absence totale de *pathos*. Dans un second temps, elle montre que la dimension métaphysique et religieuse est essentielle pour saisir cette absence de *pathos* dans les récits concernant les scènes extrêmes (de violence et de mort) auxquelles les voyageurs ont été exposés. Au-delà de l'étude des raisons sociales, politiques, économiques qui poussent les habitants d'Afrique de l'Ouest à partir, cet article se focalise donc sur la dimension existentielle qui émerge des formes langagières utilisées par les aventuriers dans leurs récits ou discours, en mettant en lien les passages d'évocation de la mort et de la place de Dieu dans plusieurs corpus issus de terrains divers. À travers la construction des récits, les modalités discursives ou les formes de dialogisme, on observe que la mort revêt un caractère de subsidiarité dans le parcours mis en mots. Car si les aventuriers, dès le départ, usent de multiples formules du type « Saya ka fisa ni maloya » (« La mort plutôt que la honte »), ils ne sont pourtant pas « prêts » à mourir pour aller en Europe et ne s'attardent donc pas sur ce qui paraît à d'autres comme un élément déterminant : la possibilité de la disparition. Au contraire, c'est animés d'une puissance de vie qu'ils construisent leur histoire, leur parcours et leur existence, qu'ils inventent de manière active leur devenir en se soumettant à l'épreuve des obstacles rencontrés. Dans cette quête, Dieu est-il le garant d'un devenir ? L'auteure montre comment, pris dans la contradiction entre une injonction divine appelant à se soumettre à la loi du destin et le désir incommensurable de se déplacer pour forcer ce destin, les aventuriers ne cessent d'éprouver une tension entre profane et sacré, entre terrestre et divin, entre relatif et absolu, entre trivial et sublime qui ne peut connaître que deux issues : ou la mort (fruit de la colère et de la condamnation divine) ou l'entrée dans « un autre monde », et la réussite du passage. À la lecture de l'article de Cécile Canut, on voit combien il est réducteur de croire que les migrants n'ont pas connaissance des conditions extrêmes des traversées dans lesquelles ils s'engagent ou au contraire qu'ils sont suicidaires parce qu'ils se lanceraient dans une aventure de manière inconsciente : ces interprétations, trop rapides, ne permettent pas d'entrer dans la complexité des imaginaires migratoires. Responsables et conscients de leur décision, les voyageurs/aventuriers s'engagent dans leur nouvelle vie les yeux grands ouverts, avec la volonté d'affronter le pire, mais avec l'espoir de renaître ailleurs, autrement, dans un monde globalisé auquel ils doivent participer.

Dans l'interstice, entre l'arrivée et la possible expulsion

À l'articulation de deux espaces discursifs (formels/informels, institutionnels/quotidiens), l'article de Jacinthe Mazzocchi propose une analyse croisée des discours officiels et administratifs des autorités à l'égard des demandeurs d'asile en Belgique, et des productions narratives des demandeurs d'asile faisant face à un cadre discursif très spécifique. Pour ce faire, l'auteure s'appuie sur le cas d'Ali, jeune demandeur d'asile afghan. Cette mise en regard permet à Jacinthe Mazzocchi d'explicitier les nombreux malentendus ou incompatibilités entre les critères des institutions en charge d'instruire les demandes d'asile et la mise en mots d'une expérience souvent traumatique qui ne parvient à s'exprimer selon les cadres imposés. Le « jugement de crédibilité » porté sur le récit est de l'ordre de la perception du vraisemblable, émis selon un principe d'objectivité, alors que les observations des chercheurs montrent qu'au contraire la subjectivité, l'ethno-centrisme, l'approche positiviste ou le « déni de culture » s'enchâssent systématiquement dans les pratiques des juges. La suspicion permanente de mensonge conduit les juges à diriger les récits ou leurs explicitations afin de traquer les supposés « menteurs » et finalement exprimer des jugements de valeur (« Ce n'est pas sérieux ! » sera déclaré à Ali). Le rapport hégémonique dans le cas des jugements, quels que soient les présupposés doxiques en termes d'origine notamment, a des effets performatifs sans précédent : c'est une parole en jugeant une autre (qui peut se résumer dans le cas étudié à « vous mentez »), dans un cadre socio-discursif profondément déséquilibré qui formate la violence des frontières. Si d'autres formes de discours (associatifs, médiatiques, bénévoles, etc.) sont régulièrement utilisées pour soutenir ce qui a contrario est perçu comme une « injustice » (ce qui sera le cas d'Ali), il n'en reste pas moins que la violence des frontières réside tout autant dans leur matérialité physique que langagière et discursive, pouvant conduire à des remises en cause de ce qui fait identité.

En somme, ce dossier montre comment la matérialité des expériences langagières transforme les espaces sociaux en produisant des effets performatifs qui influencent eux-mêmes les processus de migration. Les mises en mots de la violence *des* frontières et *aux* frontières offrent, in fine, une grille de lecture des inégalités socio-spatiales à l'heure de la mondialisation.

Références bibliographiques

Akoka Karen (2016) La construction du réfugié, *Mediapart*, [en ligne] consulté le 30/06/2016. URL : <https://www.mediapart.fr/journal/international/270516/karen-akoka-la-construction-du-refugie>

Albahari Maurizio (2015) *Crimes of Peaces. Mediterranean Migrations at the World's Deadliest Border*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 272 p.

Babels (2017a) *La mort aux frontières de l'Europe : retrouver, identifier, commémorer*, coordonné par Carolina Kobelinsky et Stefan Le Courant, Paris, Le passager clandestin, 123 p.

Babels (2017b) *De Lesbos à Calais : comment l'Europe fabrique des camps*, coordonné par Yasmine Bouagga avec la collaboration de Céline Barré, Paris, Le passager clandestin, 151 p.

Boutet Josiane (2016) *Le pouvoir des mots*, Paris, La dispute (seconde édition augmentée), 192 p.

Boutet Josiane (2015) Préface. Le langage et les langues en sciences sociales : une question toujours vive, in Cécile Canut et Patricia von Münchow, *Le langage en sciences humaines et sociales*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 9-13.

Boutet Josiane et Heller Monica (2007) Enjeux sociaux de la sociolinguistique : pour une sociolinguistique critique, *Langage et société*, 3 (121-122), pp. 305-318.

Canut Cécile (2016) Migrants et réfugiés : quand dire, c'est faire la politique migratoire, *Vacarme*, [en ligne] consulté le 12/06/2016. URL : <http://www.vacarme.org/article2901.html>

Canut Cécile (2014) On m'appelle le voyageur, in Cécile Canut et Catherine Mazauric Eds., *La Migration prise aux mots. Mises en récits et en images des migrations transafricaines*, Paris, Le Cavalier Bleu, pp. 261-278.

Canut Cécile (2013) Dans la frontière, *Horizons Maghrébins*, 68, pp. 79-95.

Canut Cécile et Ramos Elsa (Éds.) (2014) *Carnet de route d'un voyageur en Afrique de l'Ouest*, Paris, Le Cavalier bleu, 96 p.

Canut Cécile et Sow Alioune (2014) « Nous nous appelons les voyageurs ». Mise en scène des parcours migratoires dans le théâtre des réfugiés d'Afrique centrale à Bamako, *Cahiers d'études africaines*, 213-214, pp. 383-414.

Canut Cécile et von Münchow Patricia (2015) *Le langage en sciences humaines et sociales*, Limoges, Lambert Lucas, 212 p.

Castoriadis Cornelius (1975) *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 540 p.

Cuttitta Paolo (2007) Le monde-frontière. Le contrôle de l'immigration dans l'espace globalisé, *Cultures & Conflits*, 68, pp. 61-84.

Duranti Alessandro (1997) *Linguistic anthropology*, New York, Cambridge University Press, 442 p.

Duranti Alessandro and Goodwin Charles (Eds.) (1992) *Rethinking context, Language as an interactive phenomenon*, Cambridge, Cambridge University Press, 363 p.

- Fouquet Thomas** (2009) Migrations et « glocalisation » dakaroises, in Momar Cumba Diop Éd., *Le Sénégal des migrations*, Paris, Karthala, pp. 241-276.
- Guilhaumou Jacques** (2002) Le corpus en analyse de discours : perspective historique, *Corpus*, 1, [en ligne] consulté le 09/07/2017. URL : <http://journals.openedition.org/corpus/8>
- Heller Monica** (2002) *Éléments d'une sociolinguistique critique*, Paris, Didier, 175 p.
- Jeandesboz Julien and Pallister-Wilkins Polly** (2014) Crisis, Enforcement and Control at the EU Borders, in Anna Lindley Ed., *Crisis and Migration: Critical Perspectives*, London, Routledge, pp. 115-135.
- Kallius Annastiina, Monterescu Daniel and Rajaram Prem Kumar** (2016) Immobilizing Mobility: Border Ethnography, Illiberal Democracy, and the Politics of the "refugee Crisis" in Hungary, *American Ethnologist*, 43 (1), pp. 25-37.
- Kobelinsky Carolina** (2016) Les vies des morts en migration, *Plein droit*, 2 (109), pp. 6-9.
- Kobelinsky Carolina** (2010) *Une ethnographie de l'attente. L'accueil des demandeurs d'asile*, Paris, Du Cygne « Essai », 270 p.
- Lahire Bernard** (2015) De la nécessité de ne pas dissocier le langagier et le social, in Cécile Canut et Patricia von Münchow, *Le langage en sciences humaines et sociales*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 22-36.
- Lecadet Clara** (2016) *Le manifeste des expulsés. Errance, survie et politique au Mali*, Tours, Presses Universitaires François Rabelais, 120 p.
- Lecadet Clara** (2015) La voix de l'expulsé, *Plein droit*, 107 (4), pp. 7-10.
- Leclerc-Olive Michèle** (1997) *Le dire de l'événement (biographique)*, Villeneuve d'Ascq, Presse du septentrion, 260 p.
- Le Courant Stefan** (2014) « Le jour où on a découvert l'Europe ». Le voyage et l'aventure dans le récit d'Ibrahim Kanouté, *Hommes & Migrations*, 1306 (2), pp. 73-80.
- Leimdorfer François** (2010) *Les sociologues et le langage*, Paris, Maison des sciences de l'Homme, 290 p.
- Maitilasso Annalisa** (2014) « Raconte-moi ta migration ». L'entretien biographique entre construction ethnographique et autonomie d'un nouveau genre littéraire, *Cahiers d'études africaines*, 213-214, pp. 241-265.
- Mazzocchetti Jacinthe** (2014) « Le diplôme-visa ». Entre mythe et mobilité. Imaginaires et migrations des étudiants et diplômés burkinabè, *Cahiers d'études africaines*, 213-214, pp. 49-80.
- Migreurop, Blanchard Emmanuel et Wender Anne-Sophie** (Éds.) (2007) *Guerre aux migrants. Le livre noir de Ceuta et Melilla*, Paris, Syllepse, 236 p.
- OIM** (2014) *Fatal Journeys: Tracking Lives Lost during Migration*, 216 p., [online] last checked on 30/05/2017. URL: <http://www.iom.int/files/live/sites/iom/files/pbn/docs/Fatal-Journeys-Tracking-Lives-Lost-during-Migration-2014.pdf>
- Orlandi Eni** (1994/1996) *Les formes du silence. Dans le mouvement du sens*, Paris, Éditions des Cendres, 152 p.

Perera Suvendrini (2006) "They Give Evidence": Bodies, Borders and the Disappeared, *Social Identities: Journal for the Study of Race, Nation and Culture*, 12 (6), pp. 637-656.

Pian Anaïk (2016) D'une Europe à l'autre, une vie faite de frontières, *Migrations Société*, 28 (64), pp. 135-150.

Pian Anaïk (2010) Variations autour de la figure du passeur, *Plein droit*, 84, pp. 21-25.

Pian Anaïk (2009) *Aux nouvelles frontières de l'Europe. L'aventure incertaine des Sénégalais au Maroc*, Paris, La Dispute, 237 p.

Pollak Michael (1990) *L'expérience concentrationnaire, Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Paris, Métailié, 342 p.

Ritaine Évelyne (2015) Quand les morts de Lampedusa entrent en politique : *damnatio memoriae*, *Cultures & Conflits*, 99-100, pp. 117-142.

Sayad Abdelmalek (1999) *La double absence. Des illusions de l'immigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, 448 p.

Schmoll Camille, Thiollet Hélène et Wihtol De Wenden Catherine (Éds.) (2015) *Migrations en méditerranée*, Paris, CNRS, 382 p.

Schwartz Olivier (1993) L'empirisme irréductible, postface à l'édition française d'Anderson N., in Nels Anderson, *Le Hobo*, Paris, Nathan, pp. 265-308.

Streiff-Fénart Jocelyne and Wa Kabwe-Segatti Aurélia (Ed.) (2011) *The challenge of the threshold. Border closures and migration movements in Africa*, Maryland, Lexington books, 288 p.

Timera Mahamet (2014) Mots et maux de la migration : de l'anathème aux éloges, *Cahiers d'études africaines*, 213-214, pp. 27-48.